



ABONNEMENTS

LYON
Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS
Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

ÉTRANGER
SELON LES DROITS DE POSTE.

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

La bouche parle de l'abondance du cœur : c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

Bonne foi.

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16)

Charité.

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(I. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 4.)

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la VÉRITÉ n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

DÉFENSE DU SPIRITISME

CONTRE SES DÉTRACTEURS.

(TREIZIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

§ 8.

RENAN ET SON ÉCOLE (Suite et fin.)

« C'est de plus une persuasion très-ancienne et très-commune parmi les hommes, que la possibilité dont il s'agit se réalise quelquefois. On croit que des miracles et des prodiges ont été vus, observés, constatés. On le croit fermement presque en tout pays; le philosophisme combat cette croyance si répandue. Comme les faits dont il est question l'embarrassent, le confondent, il aspire à les faire méconnaître. Ne pouvant effacer de l'histoire ceux qui s'y trouvent consignés, il tâche de les discréditer, il les dénature ou les nie. Bayle, écrivain non suspect de crédulité, lui reproche hautement sa mauvaise foi en ce point. Après avoir rapporté des faits surhumains. « Voilà, « dit-il, des choses qui mettent à bout la philosophie; car on « ne saurait inventer (hors de la croyance universelle) aucun « bon système qui pût en rendre raison. C'est ce qui oblige la « plupart des philosophes à nier tout court les faits de cette « nature, qui sont si fréquents dans les livres et plus fréquents « encore dans les discours de conversation. Cependant il faut « avouer que ce parti de nier tout a ses inconvénients, et qu'il « ne contente point l'esprit de ceux qui pèsent exactement le « pour et le contre (1). »

« Mais laissons le philosophisme se débattre contre les phénomènes qui le tourmentent, et recherchons en toutes choses le vrai, quel qu'il soit.

« D'abord, sachez bien en quoi consiste un fait surhumain. Nous examinerons ensuite s'il y a des moyens sûrs pour en reconnaître le caractère, puis si l'on peut distinguer l'intervention des génies du bien de celle des génies du mal.

« L'œuvre de la création a été soumise par son auteur à des lois constantes, qui la régissent irrésistiblement. Nulle part, la marche régulière des choses ne s'arrête, jamais l'harmonie ne se trouble. Mais dans cette harmonie générale, les êtres n'ont

pas tous les mêmes forces ni la même action. L'animal a plus de facultés que la matière organisée ou brute, l'homme en a plus que l'un et l'autre, et le génie plus que tous. D'où il résulte que les animaux opèrent souvent des choses surmatérielles; les hommes, des choses surmatérielles et suranimales; les génies, des choses à la fois surmatérielles, suranimales et surhumaines, ce qu'on nomme faussement *surnaturelles*. Non pas que ces Esprits supérieurs fassent jamais rien de contraire aux lois de la *nature*, toutes inviolables, toutes invincibles pour eux comme pour nous. Ils exercent, ainsi que les autres créatures, leurs facultés *naturelles*; ils agissent dans la sphère de leur pouvoir; ils ne produisent que des effets résultant des forces dont ils sont doués. De sorte que les phénomènes qu'on nomme *surnaturels* ne le sont point, à parler proprement.

« Ces faits surpassent les facultés de l'homme, des animaux et de la matière, mais non celles des Esprits. Pour ces êtres puissants (par leurs fluides surtout) ce sont *des œuvres aussi naturelles* que l'est pour nous l'action de parler ou d'écrire. Beaucoup de sophistes, notamment Spinoza, Hume et Voltaire, contestent la possibilité même des miracles et des prodiges, possibilité *si naturelle* pourtant et si certaine. Mais comment s'y prennent ces critiques? Tous de la même manière, tous au moyen d'une fausseté, tous en dénaturant l'essence des choses. Ils commencent par supposer qu'un événement surhumain serait une suspension des lois de la nature, une infraction de ces règles divines, et par conséquent un désordre physique, puis ils se mettent à argumenter vivement, pour assurer qu'un tel désordre n'est pas croyable.

« Sophistes, calmez-vous; *il ne s'agit pas de dérangements dans l'ordre général de la nature*. Au lieu de discourir sur les chimères, écoutez ceci :

« Lorsqu'il arrive un phénomène d'aimantation ou d'électricité, que font les physiciens? Voyant que de tous les agents connus, aucun ne suffit pour rendre raison du fait, ils l'attribuent à quelque autre agent de nature invisible. En de semblables circonstances, les chimistes, les naturalistes, les médecins, raisonnent de même. Pourquoi donc vous, lorsqu'il s'agit d'un événement qui surpasse les forces de la matière, des animaux et de l'homme, venez-vous nous parler d'une suspension de lois physiques; tandis qu'il est si naturel et si raisonnable d'attribuer le fait à quelque agent plus fort qu'aucun de la terre,

(1) Dictionnaire, art. Catho, note C.

invisible comme plusieurs d'entre eux, insaisissable comme quelques-uns ?

« Ne savez-vous pas qu'une pierre, par exemple, tombant du haut d'un édifice, resterait suspendue en l'air, si quelqu'un l'y soutenait, soit visiblement, soit invisiblement ? N'admettez-vous pas qu'un paralytique serait tout à coup guéri, si quelqu'un, aperçu ou inaperçu, remédiait en un moment aux défauts organiques de cet infirme ? Ne comprenez-vous pas qu'un cadavre même revivrait, si quelqu'un, connu ou inconnu, venait à le vivifier et à l'animer de nouveau ? Comment donc lorsqu'il s'agit de tels événements, allez-vous crier que ce seraient des suspensions de lois dans la nature ; au lieu de reconnaître l'action de certains êtres plus puissants que les hommes, les animaux et la matière ?

« Du reste l'idée d'attribuer à des infractions de lois physiques les miracles et les prodiges est une erreur assez nouvelle. Car que pensaient les anciens à la vue d'un phénomène ? Parlaient-ils des lois suspendues, d'ordre arrêté, en quelque partie du monde ? Jamais. Ce sont des dieux, des génies qui agissent, disaient-ils. Et ils avaient raison. »

On ne saurait mieux raisonner pour faire toucher du doigt la naturalité des phénomènes dits miracles et prodiges. On croirait lire quelques-uns des bons écrivains de notre doctrine, et cependant le livre dont nous avons présenté un résumé à peu près textuel, a paru en 1832 dans sa première édition. Quoique M. de la Marne soit de l'école qui attribue au démon exclusivement les faits de magnétisme par exemple, nous ne saurions trop le louer de la haute logique dont il a fait preuve en cette circonstance. Nos nouveaux détracteurs en sont écrasés et confondus, et nous n'avons rien à ajouter à ces rigoureuses démonstrations.

PHILALÉTHÉS.

(La suite au prochain numéro.)

NÉOPLATONISME

DOCTRINES. — LA NATURE ANGÉLIQUE.

Nous allons démontrer ici par des études saisissantes de vérité et d'à-propos, comment on est arrivé dans l'antiquité à cette absurde opinion, qui blesse à la fois la doctrine de la perfectibilité, la justice de Dieu et l'unité de tous les êtres intelligents de la création, à savoir qu'il y avait une espèce d'Esprits purs, différente des humanités matérielles et spirituelles, et d'une nature particulière. Cette opinion blesse la loi du progrès puisqu'elle représente ces Esprits arrivés à leur perfection relative de prime-saut et sans autres mérites que le caprice du Créateur. Elle blesse la justice de Dieu qu'elle dépeint comme un père partial distributeur de privilèges à quelques-uns de ses enfants, enfin elle blesse l'unité des mondes créés, puisqu'elle établit une nature, ou plusieurs natures de ces mondes tout à fait distinctes. La vérité, telle que nous la concevons, la voici : toutes les monades ont été créées égales à leur point de départ et c'est par la suite des mérites qu'elles ont acquis à travers leurs vies, qu'elles s'élèvent progressivement à l'état d'âmes humaines plus ou moins parfaites, puis à l'état d'Esprits purs, puis à l'état Elohique et Avvénique d'hommes dieux, de fils de Dieu, et leur marche sera ascendante à toujours, vers le but inatteignable pour elles, l'infini et l'absolu. Donc, il y a des Esprits purs, mais pas créés d'emblée ainsi, et arrivés à cette transformation peu à peu et par leurs labours.

Résumons d'abord d'après Emile Lamé, cité déjà, Ménard (polythéisme), Samerotte (traditions enfantines des peuples), l'état divers des croyances à ce sujet dans le néoplatonisme hellénique, dans le mazdéo-judaïsme et dans le galiléisme.

« Ce qu'il faut bien comprendre, dit d'abord Emile Lamé, car c'est là l'originalité du IV^e siècle, c'est que de même que la prédiction de l'avenir par l'étude des astres est une conséquence rigoureuse de la physique antique, le pouvoir qu'a l'homme d'évoquer les Esprits et de gouverner les éléments est une conséquence rigoureuse de la gnose. De telle sorte que ceux qui croyaient à ce pouvoir étaient les hommes les plus intelligents et ceux qui raisonnaient le plus juste, tandis que ceux qui s'arrêtaient en chemin étaient les inconséquents, les illogiques et les gens médiocres qui n'avaient pas assez de force, d'attention pour s'élever au-dessus de la vulgarité. Ceux des docteurs chrétiens qui ont combattu les évocations étaient trop instruits et trop logiques pour les traiter de rêveries superstitieuses ; ils les attaquaient comme œuvres du diable, et l'Église n'a jamais eu de doctrine fixe à ce sujet, car si le diable peut donner un pouvoir surhumain à ses sectateurs, Dieu peut aussi faire des miracles avec ses saints. »

Passons à l'étude de ce qu'enseignait le judaïsme imprégné de mazdéisme :

« Jéhovah fut d'abord entouré d'une foule de dieux intermédiaires ou génies qui lui furent subordonnés et se subordonnèrent les uns aux autres, comme les Amschaspands, les Izeds et les Fervers sont subordonnés à Ormuzd et hiérarchisés entre eux. Tandis que dans l'Exode, il n'est pas question d'autres El ou puissances que de Jéhovah, du dieu archaïque et familier d'Israël ; tandis que dans la Genèse les El n'ont pas de noms spéciaux, qu'ils n'apparaissent que confondus dans une grande unité exprimée par la forme pluriel Elohim, ils reçurent, dans les premiers siècles avant Jésus-Christ, des noms et des cultes particuliers, et chacun fut considéré comme une manifestation spéciale de l'idée divine, comme chargé par Jéhovah d'un gouvernement spécial dans l'univers. Bientôt, en opposition aux légions de bons génies apparurent les légions de mauvais génies. Satan, qui dans le livre de Job, est un génie soumis à Jéhovah, qui est l'ange de l'épreuve, fut placé à la tête des Djins, et une foule de légendes furent créées sur les relations des principaux personnages de la Bible avec les bons et les mauvais génies. Cette modification est des plus importantes, car elle entraîne un grand développement des idées d'enfer et de paradis, de vie future. »

Après cette peinture à vol d'oiseau de la spiritologie, mazdéo-juive, passons aux hellènes.

« Pour sauver la personnalité humaine, les hellènes admirent la croyance populaire des ombres en la développant et la poétisant. Ils croyaient que notre corps a deux enveloppes, l'une visible, composée de terre et d'eau et que la mort décompose, l'autre invisible, aérienne, inaltérable, qui constitue notre vraie personnalité. Car nos passions et nos fonctions nutritives sont liées à notre enveloppe pesante, mais notre intelligence est liée à l'enveloppe aérienne. L'homme dégagé par la mort de son enveloppe de chair s'appelle un démon. Désormais ce démon habite la région aérienne. Si pendant sa vie ici-bas il s'est bien dégagé des impuretés de la terre, il s'élève jusqu'à la limite inférieure de l'empyrée, il contemple de près les astres et les idées, loin des passions, il sent toutes les sublimes jouissances de la contemplation parfaite, il participe au gouvernement de l'univers et sert aux dieux d'ange et de messenger, il protège sa famille à l'état de larve. Si, au contraire, il s'est alourdi par des vices et des passions, il erre à l'état de larve ou de génie malfaisant sur la surface de la terre, dans les forêts et les lieux déserts, hurlant, pleurant sa chair perdue et les futiles objets de ses anciennes passions. Le principal mystère de la religion hellénique étant l'alternative de la vie et de la mort, cette théorie devait se compléter par la croyance qu'à la période de vie aérienne succéderait une nouvelle période de vie terrestre ; mais précisément parce que la

succession de la vie à la mort et de la mort à la vie était pour les hellènes un mystère, et qu'ils avouaient ne pouvoir ni le comprendre ni le connaître, ces idées restèrent toujours accessoires dans leurs croyances. Ils disaient, qu'en ce qui concerne l'autre vie, nous ne pouvons ici-bas que supposer, et qu'il faut se confier à la sagesse et à la perfection des dieux. »

Les néoplatoniciens adoptèrent, on l'a vu, les mêmes idées, mais en les tenant d'une manière plus ferme, et dans leurs doctrines et dans la pratique de la vie.

« Ces croyances sur la vie future indiquent chez les hellènes une imagination plus délicate que celle des juifs et des galiléens. Sous le règne de Constance, dans les villes où le galiléisme avait triomphé, où l'évêque dirigeait la cité, les galiléens les plus zélés mêlaient à leurs nouvelles croyances l'adoration de certaines divinités locales de la façon la plus régulière et la plus variée. Mais ce qui semblait devoir annuler le galiléisme fut ce qui rendit possible son succès. Au fond, il resta profondément intolérant, c'est-à-dire juif. Il n'admit, comme écrits sous l'inspiration du saint-Esprit, que les livres sacrés des juifs, et traita de fables puériles ou infâmes toutes les légendes helléniques. Il chassa du ciel tous les anciens dieux, il en fit des mauvais génies, les ministres de Satan, des démons; les galiléens les premiers ont pris ce mot en mauvaise part, et l'ont opposé à celui d'ange, qui pour les hellènes avait le même sens. Le galiléisme ne laissa dans le ciel que Jésus-Christ, servi par des légions d'anges; ces anges eux-mêmes, qui dans les sectes mazdéo-juives avaient pris une importance qui tendait à effacer l'ancien monothéisme, il les relégua au second plan, dans cette position vague et indécise où les place la Genèse. Après avoir pris aux Perses le jugement dernier et le diable, il rompit ainsi nettement avec eux, les renia, remonta jusqu'à Moïse et fut plus juif que les juifs.

« Le galiléisme admit les neuf légions d'anges de la Cabale juive, mais l'importance de la hiérarchie n'était grande au quatrième siècle que pour les mystiques galiléens, pour les adorateurs du parfait. Pour les plus nombreux, le Paradis se composait essentiellement d'un homme de chair et d'os, Jésus, entouré d'hommes et de femmes par lui sanctifiés, ses amis, ses épouses et ses fidèles. Les anges étaient conçus le plus souvent, ainsi que dans la Genèse, comme confondus dans l'unité divine; ils paraissent et disparaissent pour manifester la volonté de Dieu, ils se plaisent peu dans la familiarité des hommes, et n'ont pas de légendes populaires suivies qu'on puisse comparer à celles des dieux hellènes et des anges de l'islamisme. Ils n'ont pas de fonctions spéciales et continues dans le gouvernement de l'univers et de la société; ce ne sont pas les anges qu'on prie pour obtenir les faveurs célestes, mais les saints.

« Le rôle secondaire et la personnalité vague accordée aux bons anges par le galiléisme avaient pour complément la personnalité nette et le rôle important qu'obtenaient chaque jour les mauvais. Comme les prêtres galiléens s'efforçaient pour dégoûter le peuple des anciens dieux, de les assimiler aux démons, ces démons héritèrent de la puissance des dieux vaincus sur le gouvernement du monde. Le galiléen, pour obtenir les biens spirituels, n'invoquait que Jésus; mais pour obtenir les biens temporels, deux voies s'ouvraient devant lui: la voie permise, les hommages et les prières à ses patrons; la voie coupable, l'invocation des anciens dieux devenus Esprits du mal, souvent considérés comme plus puissants en ce monde que les saints et que Jésus-Christ lui-même, qui avait dit que son royaume n'était pas de ce monde. »

Cette explication est si vraie que tous les noms connus de démons chez les juifs correspondent à ceux des dieux de quelques nations. Ainsi *Bellzébuth* n'était autre que le dieu adoré par les Philistins sous le nom de *Baal-Zaboud*. *Astaroth* était adoré en Phénicie. *Bélicial* était un dieu des Chaldéens. *Lucifer* (planète de Vénus) chez les Assyriens.

Voici quelle a été la cause de cette erreur capitale. Les juifs, pas plus que les chrétiens, n'avaient la connaissance du véritable monde spirituel auquel sont dus presque toutes les appa-

ritions et les phénomènes historiques du surnaturel. On sait que d'après nos véridiques doctrines, ce sont presque toujours les âmes des morts de notre terre qui interviennent, mais privés de cette explication et de révélation divine, n'ayant pas su porter sur ce point inutile alors ou prématuré, ils furent fatalement poussés à concevoir des idées fausses sur les dieux. Comme plusieurs fois des visions, des apparitions, avaient eu lieu, comme très-souvent, ils avaient eux-mêmes été témoins de l'assistance directe de plusieurs de ces fausses divinités, il fallait bien s'en rendre compte, autrement que par des négations qui n'eussent pas convenu à des croyants. Le dieu d'Israël, le dieu Père était tout, et à juste titre, pour les hébreux et pour les chrétiens; donc, ceux qui étaient adorés comme des dieux et dont certains phénomènes attestaient la puissance, ne se rendaient visibles que pour usurper l'adoration: ce ne pouvait être que des démons, des antithées qui se manifestaient, de là l'idée juste et inéluctable à l'époque, que ces dieux étaient des démons. Ils ne pouvaient songer à les expliquer comme nous le faisons naturellement, par des Esprits étroits et bornés, imbus des croyances du paganisme et cherchant à les faire prévaloir; et puisque d'ailleurs ni les juifs, ni les chrétiens n'avaient l'idée de progrès et d'amélioration possible pour les êtres créés, ils réputaient les démons éternellement pervers, et les anges éternellement bons, sans changement d'état, et ils rêvaient l'immobilité pour le mal ainsi que pour le bien. La raison du démonisme expliquant le polythéisme, est donc d'une part, l'ignorance du vrai monde spirituel, de l'autre le défaut de conception du progrès. A.-P.

(La fin au prochain numéro.)

EXPÉRIENCES MAGNÉTIQUES.

(Suite et fin. — Voir le dernier numéro.)

Neuvième expérience. — Rosalie dort paisiblement, dans un fauteuil, du sommeil magnétique; son magnétiseur lui soulève les pieds, puis passe sa main entre eux et le plancher. Ce signe, d'après la demande qui lui en a été adressée, doit placer un tabouret sous les pieds de la somnambule. Effectivement, à partir de ce moment, les deux pieds de Rosalie restent en l'air comme s'ils étaient réellement supportés par un objet placé au-dessous d'eux. Lorsqu'on leur imprime une forte pression, ils sont contraints d'y céder, mais alors tout le corps suit le mouvement, et aussitôt que l'action cesse, les deux pieds se relèvent ensemble dans la position qui leur a été imposée par le magnétiseur. C'est à peu près l'effet qu'éprouve une personne cahotée dans une voiture: le point d'appui sur lequel reposent les pieds s'exhausse et s'abaisse, sans que pour cela les rapports de position des différentes parties du corps entre elles en soient sensiblement altérées. Après être restée longtemps ainsi, sans témoigner aucune fatigue, Rosalie, à qui on demande pourquoi elle tient ses pieds élevés, répond: « C'est, parce que je les ai placés sur un tabouret. »

Lorsque je lus pour la première fois le récit de cette expérience, je me demandai tout d'abord si la volonté du magnétiseur, dans l'espace qui séparait ses pieds du sol, il avait véritablement déposé l'image d'un tabouret qui, en se réalisant dans l'esprit de Rosalie, avait décidé consécutivement de la position bizarre qu'elle gardait sans en éprouver de fatigue.

Dixième expérience. — Après avoir magnétisé Rosalie dans le salon de madame***, je demande ce qu'on désire que je lui fasse voir. — Une petite fille, me répond l'un des assistants. — Je m'approche donc d'une chaise, et cherche en quelques pas à y fixer mon idée. Rosalie, que j'amène en face de mon œuvre, après un moment d'hésitation, finit par me dire: — Je vois très-bien; c'est la petite Hortense. Rosalie étant renvoyée dans

une autre pièce, je change la chaise de place pour qu'elle ne puisse la reconnaître ; mais j'hésite et la pose dans plusieurs endroits différents avant de la fixer. Je vais ensuite réveiller la somnambule dans la chambre de madame***, puis je rentre avec elle dans le salon. Qu'aperçoit-elle *bien éveillée* ? non pas une petite fille, mais six, à mon grand étonnement.

Vainement je cherche par des passes transversales à anéantir ma création multiple : impossible. Curieux d'avoir l'explication de tout ceci, je rends Rosalie et lui demande le mot de l'énigme : « Pardi, monsieur, répond la jeune fille il ne fallait pas changer la chaise de place, je n'aurais vu qu'un enfant, mais partout où vous l'avez déposée, le *fluide* a passé à travers et a formé un enfant tout pareil à celui qui est au dessus. »

Que dire, messieurs, de cette pensée, qui une fois échappée du cerveau où elle a pris naissance, va se multipliant d'elle-même, se reproduisant mécaniquement comme un dessin stéréotypé ? — Tel est le fait ; j'y crois sincèrement, mais quelles en sont les conséquences ?....

De toutes les expériences que je viens de rapporter, il me paraît résulter clairement : 1° qu'il existe dans l'homme un fluide nerveux ou magnétique (peu importe le nom qu'on lui donne), mais agissant comme cause ou se manifestant comme effet dans tous nos actes volontaires, et probablement involontaires ; 2° que ce fluide se meut dans l'espace d'après l'impulsion que la volonté ou l'imagination lui donne ; 3° qu'après s'être séparé de nous, il conserve, indépendamment de nos volitions ultérieures, l'image fidèle des pensées qui ont présidé à son émission ; 4° que cette image peut à son tour se réfléchir à notre insu dans l'espace et s'y multiplier indéfiniment. Peut-être enfin devrais-je ajouter : abstraction faite de tout effort volitif, de toute impression éventuelle, en un mot de toute pensée, ce fluide, en se répandant incessamment autour de nous, y laisse en quelque sorte une contre-épreuve de notre organisation, c'est-à-dire l'empreinte de toutes nos facultés physiques et morales. Il suit de là que, s'il était possible d'éliminer subitement de l'univers tout ce que nous appelons matière, il resterait à la place du monde sensible un monde invisible pour nous, mais qui, pour l'âme du somnambule, serait semblable au premier.

Telles sont donc, autant que nous pouvons juger par des observations médiates, les principales propriétés du fluide. Mais, indépendamment de ces propriétés, il est présomable qu'il y en a d'autres dont nous ne nous faisons aucune idée. N'est-il qu'un intermédiaire entre la matière et l'âme, ou bien est-il l'âme elle-même ? C'est ce que Dieu seul pourrait dire. Quant à moi, je crois sincèrement qu'il est, non-seulement comme je l'ai avancé déjà, le moyen de nos impressions, mais la *substance* de toutes nos pensées. Je crois en outre qu'il a, par rapport à la durée, certaines propriétés corrélatives à celles que nous lui soupçonnons par rapport à l'espace, et voilà comment je n'hésite pas à lui attribuer un rôle capital dans le mécanisme des souvenirs et des pressentiments. Agent conservateur de nos impressions et de nos intuitions, le fluide serait ainsi pour chacun de nous une portion de ce monde archétype, où le présent existe en germe longtemps avant de se réaliser, où les effets du passé se transforment en causes de l'avenir.

Les philosophes, j'en suis certain, ont généralement de la liberté morale de l'homme et de la spontanéité de ses volitions, une idée trop explicite. Ce n'est pas que je veuille me mettre en contradiction avec moi-même, en niant aujourd'hui le *libre arbitre* que je vous ai présenté, dans ma première leçon, comme le critérium de l'humanité. Seulement, je présume qu'il est de nombreuses circonstances dans lesquelles nous ne croyons agir volontairement que parce que la raison qui nous détermine, ne tombant pas sous nos sens, se dérobe ainsi à nos réflexions. Cela tient surtout à ce que, dans la succession de nos actes moraux, il existe souvent, entre la cause et l'effet, une longue période d'inertie, pendant laquelle nous échappons le lien qui les unit. Le magnétisme seul, jusqu'à présent, a jeté quelque lumière sur

ce point obscur d'anthropologie.

Un somnambule reçoit de son magnétiseur l'injonction de faire telle chose, et par conséquent d'avoir telle pensée à une heure plus ou moins éloignée qu'on lui assigne ; on le réveille ; il ne sait rien ni de ce qu'il a fait ni de ce qui lui reste à faire ; mais l'impression de l'ordre qu'on lui a donné n'en reste pas moins latente au fond de lui-même, et à l'heure indiquée, un instinct fatal, irrésistible, se réveille en lui, et le détermine quelquefois malgré lui, et en dépit même du sens commun.

Un jour, par exemple, je dis à une somnambule : Demain, à midi, vous allumerez un grand feu dans votre chambre (c'était au mois de juillet), deux bougies sur votre guéridon, et vous m'attendrez ainsi, en brochant, jusqu'à une heure. J'arrivai chez elle à midi et demi. Elle brodait *gravement* au coin d'un feu clair, avec les deux bougies allumées sur la table.

— Du feu ! lui dis-je en entrant ; vous avez froid en juillet !

— Mais non.

— Pourquoi donc vous chauffez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Et pourquoi ces bougies ?

Elle me regarde avec hébétude, et ne répond que par un mouvement d'épaules qui signifie encore : je ne sais pas. Lorsque une heure sonna, elle éteignit son feu et ses bougies, et jeta son ouvrage de l'air d'une personne qui a fini sa tâche.

— Eh bien ! lui dis-je, vous ne travaillez plus ?

— Non ; il est une heure.

— C'est qu'ordinairement vous cessez de broder à une heure ?

— Pas ordinairement....

— Pourquoi donc aujourd'hui ?....

Je ne sais pas, était toujours son unique réponse.

Tous les magnétiseurs répètent journellement des expériences de cette nature, dont je vous abandonne le commentaire. Mais je pense, quant à moi, que si cet empire fatal, que la volonté d'un individu conserve sur les somnambules pendant les actions de leur veille, doit infailliblement donner lieu aux abus les plus déplorable, la philanthropie peut de son côté, tirer parti de cette circonstance, en l'employant comme moyen hygiénique à RÉGULARISER LA VIE MORALE ET PHYSIQUE des sujets qu'on endort.

(Extrait du *Magnétisme animal*, par A. TESTE, D^r-m., de la Faculté de Paris. — Edition de 1845.)

BIBLIOGRAPHIE

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES, par A. P., lauréat de l'Institut, rédacteur au journal *La Vérité*, brochure grand in-8° de 48 pages d'impression. — Prix : 50 c. ; par la poste, 60 c.

L'ÉDUCATION MATERNELLE, par M^{me} Collignon. Prix : 50 c. par la poste, 60 c.

LES MIRACLES DE NOS JOURS, par A. Bez. Prix : 2 fr., par la poste, 2 fr. 20.

LES OMBRES, méditations philosophiques, par Hilaire. Prix : 2 fr.

L'HARMONIE DES SPHÈRES, par A. Montani, de Constantinople. Prix : 1 fr. 50 c.

Pour ces divers ouvrages, s'adresser aux bureaux du journal.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.